

ROGER PASCUAL

Une **CROISIÈRE** sur le **STYX**



Roger Pascual

Une croisière
sur le Styx

© Roger Pascual, 2022

ISBN numérique : 979-10-262-9855-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Première Partie

L'engrenage

1

Assis sur le canapé de son salon, son ordinateur posé sur ses genoux, les yeux rivés sur son écran, Karim broie du noir. Il attend depuis quelques jours des réponses aux demandes d'emploi qu'il a adressé la semaine précédente aux entreprises de sa région. Rien ne lui semble plus déprimant que cette attente interminable. Depuis le décès de son épouse trois mois plus tôt, il n'a plus le même goût de vivre dans cette maison de la grande banlieue parisienne qui a abrité ses amours et ses peines. Il est prêt à s'exiler loin de Montereau, cette terre qui n'évoque rien pour lui. À quarante ans, Karim Abdallah ne peut pas s'estimer fini. Maxime et Nicolas ses deux garçons de neuf et sept ans sont là pour lui rappeler ses devoirs de père.

La fenêtre annonçant le message s'ouvre sur l'écran. Il est tout à coup rempli d'espoir car c'est le fond de sa nature. La page apparaît. Son cœur s'emballe toujours au moment d'en lire le contenu. Surtout ne rien changer aux habitudes car superstitieux comme il l'est le moindre changement risque de l'entraîner vers des abîmes. Il redresse son torse, tente de réguler sa respiration afin que s'atténuent les tressaillements incessants de son corps fébrile. Une fois de plus le texte de cette lettre ressemble à s'y méprendre à tous ceux qui l'ont précédé. Il est d'une parfaite neutralité. Sans chaleur et sans distance non plus. Il stipule que l'entreprise est désolée de ne pouvoir offrir au solliciteur, le poste convoité car son profil ne correspond pas à ses attentes. « Une de plus », se dit Karim, et soudain ses tremblements cessent. Il se rend dans sa chambre pour récupérer sur son imprimante cette énième lettre de refus car il faut justifier auprès de l'Agence pour l'Emploi dont il dépend, des démarches qu'il a entreprises dans le but de trouver un travail. Il se demande à cet instant si la première formalité à engager ne serait pas plutôt de changer son patronyme.

Il est fils de harki et fier de l'être et comprend pour en avoir parlé mille fois avec son épouse quand ils s'étaient rencontrés que ce nom à consonnance arabe lui ferme plus de portes qu'elle ne lui en ouvre. Ses grands-parents ont fui l'Algérie en 1962 et après avoir séjourné pendant des mois dans le camp de

Rivesaltes dans les Pyrénées Orientales, ont émigré vers les terres de Champagne à Châlons-sur-Marne, où un travail de tailleur de vignes attendait son grand-père. Certains hivers glacials et étés caniculaires n'étaient pas sans leur rappeler la région des Aurès qu'ils venaient de quitter. De leurs trois enfants, deux garçons et une fille, le premier Mehdi, se maria en 1978 avec une champenoise blonde comme les blés qui donna naissance l'année suivante à un petit garçon qu'on prénomma Karim, lui-aussi, blond comme sa mère et possédant le même regard qu'elle. Ne fût-ce ce nom rédhibitoire sur une demande d'emploi, rien dans ses traits ne laisse supposer une origine maghrébine. Son apparence est semblable à celle d'un teuton, d'un slave, d'un descendant de viking. À trente ans, en épousant une parisienne, il a fait le voyage vers la capitale, se coupant de sa famille restée à Chalons et qui a vécu cette séparation comme un véritable traumatisme. Karim se souvient de sa rencontre avec Dorothée avec une précision que le temps ne peut pas effacer.

Il s'est produit, au moment où il l'a vue la première fois, imprimant sa rétine pour l'éternité, un de ces éclairs annonçant la foudre. Il travaillait chez ce producteur de vin de Champagne dont son père, après son grand-père, était l'employé fidèle. Outre un poste de réceptionniste, il occupait la double responsabilité d'informaticien et d'opérateur-marketing. Avec la régularité d'un métronome il pondait chaque trimestre une lettre destinée à la clientèle, lettre dans laquelle il évoquait avec bonheur le cycle des saisons dans le métier de la vigne, il dissertait sur les effets du vent, de la pluie, de la neige et de la grêle sur les récoltes, toutes choses qui font l'ordinaire d'un viticulteur et enchantent le citoyen lorsque la poésie prend le pas sur le commerce. Car il fallait bien convenir que l'incitation à la vente n'arrivait souvent qu'en fin de texte et parfois de façon subliminale. C'était une tactique rodée depuis des années et qui portait ses fruits, aussi n'était-il pas question pour la Maison Camille Collet, productrice de Champagne, de se passer des services de Karim Abdallah qu'elle avait vu grandir dans les rangées de vignes de son immense domaine.

Elle dut pourtant accepter de s'en séparer, à regret, non sans avoir usé au préalable tous les arguments susceptibles de le retenir : une maison dont elle prenait les loyers à sa charge et une révision avantageuse de son salaire. Dorothée ne voulait pas quitter Paris où elle possédait un petit appartement dans une rue tranquille du quartier des Ternes. Elle y pratiquait son métier de styliste pour une Maison renommée de prêt-à-porter et n'aurait voulu pour rien au monde émigrer dans une région de France dont elle n'aimait ni le gris de son

ciel, ni celui plus soutenu de ses arbres dont les branches nues, l'hiver, lui donnaient des angoisses, ni les champs boueux et tristes qui s'étendaient à perte de vue et qui préfiguraient l'idée qu'elle se faisait de la mort. La seule chose qui trouvait grâce à ses yeux c'était ce divin nectar, résultante heureuse de tous ces paramètres qui lui faisaient détester cette région et lui donnaient le bourdon quand elle y pensait.

Elle louait une voiture pour l'occasion et se rendait, seule, sur les lieux de production. Pour la première fois, sur les conseils de sa meilleure amie, Sandra, qui lui en avait vanté les qualités gustatives, elle avait fait un crochet par le village de Cézilles afin de faire l'acquisition de quelques caisses de champagne qui devaient lui permettre de tenir toute l'année suivante, mais dans la réalité, il lui arrivait souvent de tomber en panne sèche dès la fin de l'été. Elle était entrée dans le hall d'exposition avec une grâce qui la faisait repérer immédiatement. Elle était vêtue, le jour de la première rencontre, d'un ciré noir serré à la taille et Karim l'avait suivi du regard depuis son arrivée sur le parking. Il s'était avancé vers elle comme aimanté par cette fille qui n'avait guère plus de vingt-cinq ans. Ses cheveux châtain doré tombant sur ses épaules lui faisaient penser à cette chanteuse célèbre qui murmurait avec une grâce infinie des airs mélancoliques.

Quand il fut à deux pas d'elle la foudre s'abattit sur lui. Il avait guidé la visiteuse dans ses choix autant que le lui avait permis son esprit, troublé par cette présence qui lui coupait les jambes. Quand elle avait réglé sa commande il avait lu son nom sur sa carte de crédit. Elle s'appelait Dorothee Maillard. Tout de suite il avait aimé ce nom. Il lui avait apporté sur un charriot les six caisses achetées qu'il avait rangées avec un soin méticuleux dans le coffre de sa Honda, essayant de trouver avant son départ une phrase étincelante à la hauteur des sentiments qu'il commençait à lui porter. Lui qui maîtrisait la langue avec brio, il n'en trouva pas et fut désappointé de la voir partir. Il se demandait si elle avait été sensible à son charme, à son sourire qui était son atout majeur. Intimidée elle était restée sur ses gardes aussi longtemps qu'avait duré la dégustation. Au moment où elle s'apprêtait à passer la marche arrière il eut une idée fulgurante. Il se permit une audace qui n'était pas dans ses habitudes. Il lui fit un signe qu'elle ne comprit pas, aussi, baissa-t-elle la vitre électrique.

« Vous vouliez me dire quelque chose » ?

« Comme il est midi la Maison vous invite à déjeuner si vous le souhaitez ».

Sur le moment elle se trouva désarçonnée mais assez vite, reprenant ses esprits, elle admit que ce garçon était certes très séduisant et que prendre un repas en sa compagnie n'avait rien d'une corvée pourtant elle déclina l'invitation. Elle avait la hantise d'être prise pour une fille facile ce qui, plus d'une fois, lui avait gâché des opportunités. Lorsqu'elle en parlait à son amie Sandra, celle-ci se moquait gentiment d'elle lui disant qu'elle avait reçu une éducation d'un autre temps. En outre, elle n'avait pas pour habitude d'accepter les propositions qui lui étaient faites sans en peser au préalable les avantages et les inconvénients. Elle ne savait rien de l'endroit où cet inconnu désirait l'emmener. Non décidément elle ne voulait pas prendre ce risque.

« Désolée, je dois rentrer à Paris. Croyez-bien que j'aurais aimé accepter. Une autre fois, qui sait » !

Il l'avait regardée partir le cœur serré, se maudissant de n'avoir pas trouvé les mots pour la retenir. Il avait pris soin de noter le numéro de la plaque d'immatriculation comme une ultime tentative pour se raccrocher à un rêve qui s'enfuit.

Pour chasser toutes les idées noires qui viennent encombrer son esprit il s'est allongé sur son lit. C'est sa thérapie quand survient une mauvaise nouvelle. Il pense à celle qui n'est plus là pour lui remonter le moral et cette communion fugace avec l'être cher le reconforte l'espace d'un instant. Karim sait que cette situation ne peut pas durer longtemps. Il va devoir prendre une décision. Il se lève, se regarde dans le grand miroir de son armoire. Son corps athlétique témoigne d'une vitalité qu'il ne ressent pas. Au-dedans de lui il se sent vidé, sans énergie comme inhabité. Cela fait si longtemps qu'il ne travaille plus !

Six mois maintenant qu'il tourne en rond dans cette maison de Montereau héritée des parents de sa femme dans les premiers mois de leur mariage. Lui et son épouse étaient justement un peu à l'étroit dans leur deux-pièces parisien. Leur déménagement avait été une aubaine sur le plan financier dans la mesure où l'appartement situé dans les beaux quartiers leur rapportait chaque mois une manne qu'ils n'avaient pas prévue. Il s'était accompagné pour Karim d'une embauche dans une école de commerce Bellifontaine en qualité d'informaticien. L'année suivante, comme un bonheur n'arrive jamais seul, naissait leur premier garçon. Deux ans plus tard le second lui succéda. La famille était comblée. Dorothée reprenait son travail n'utilisant jamais les congés de maternité auxquels elle aurait pu prétendre. Tout près de leur maison une nounou de

confiance gardait tous les jours de la semaine hormis le week-end les deux enfants permettant ainsi aux parents de se consacrer pleinement à leur activité professionnelle.

Maxime et Nicolas sont à l'école. Encore deux semaines et les vacances d'été seront là. Bien qu'il n'ait pas toutes les cartes en main, Karim veut prendre une décision le plus vite possible. Il n'en peut plus de cette vie de reclus qu'il mène depuis qu'il est au chômage. Un sentiment de honte s'est incrusté en lui vis-à-vis de ceux qui l'entourent. Que va-t-il décider ? Il n'en sait rien encore. Ce dont il est sûr c'est qu'il n'enverra pas une nouvelle demande pour solliciter un emploi. Il en a assez des humiliations répétées. Il tourne dans sa chambre comme un animal en cage. Le fait d'être résolu à trancher dans le vif le contraint davantage. Il a peur tout à coup de s'engager dans une voie sans issue. Certes, il n'a jamais manqué de courage au cours de sa vie mais c'est la première fois qu'il se trouve dos au mur. Il ouvre son frigo et en sort une bière. Il se désaltère à petites gorgées. S'il veut prendre une décision censée il doit absolument se détendre et ne pas se laisser aller, c'est la première des règles quand tout va mal. Il ira chercher ses enfants à la sortie de l'école et ils se baladeront sur les bords de l'Yonne. Là, ils discuteront tous les trois de leur futur proche. À neuf et sept ans les enfants ont déjà des idées bien en place et le raisonnement ne leur fait pas défaut. Cela fait si longtemps, à force de broyer du noir, qu'il n'est plus à leur écoute ! Ses pensées moroses évacuées, il se sent déjà mieux. Ses deux garçons sont sa planche de salut.

À dix-sept heures il s'est garé sur le parking face à l'école primaire. La maison de famille est à quatre cents mètres, distance faisable à pied en temps ordinaire, ce que font les enfants quand ils sortent de leur classe, souvent en compagnie de leurs camarades habitant le quartier. Quand il a vu son père debout sur le trottoir, Nicolas a été surpris. C'est la première fois depuis des mois, peut-être bien depuis que sa mère est partie que la chose ne s'est pas produite. Il court vers lui et lui saute dans les bras. C'est son papa-poule. Maintenant que Dorothee n'est plus là Karim joue tous les rôles. Nicolas voue à son père un amour et une admiration indéfectibles. Quelques minutes plus tard c'est au tour de Maxime de franchir le seuil de l'école. Lui aussi est surpris de voir son père et son frère l'attendre à la sortie des classes. Il n'en a pas l'habitude. Devant ses camarades il a honte des grandes effusions aussi se dirige-t-il vers eux d'un pas égal. « Qu'est-ce qui se passe » ? dit-il vaguement inquiet. « Je voulais vous emmener au bord de la rivière. Il fait beau, on pourrait parler, et ensuite on irait

manger une pizza ». Bien sûr ils sont d'accord tous les deux. Le vendredi soir, autrefois, ils allaient au restaurant en famille. Depuis le départ de leur mère ils n'y sont plus retournés Trop de souvenirs douloureux les assaillent. Une blessure lancinante dans la région du cœur ne cesse de les tourmenter. Leur père fait ce qu'il peut pour consoler leur peine mais ils voient bien ses difficultés à surmonter son mal-être. Jour après jour ils l'observent avec l'air de ne rien remarquer.

Ils sont montés dans la voiture tous les trois. Comme à chaque fois, les deux garçons ont pris place sur la banquette arrière. Le soleil est encore haut dans le ciel et quelques cirrostratus attendent un souffle d'air pour disparaître tout à fait. C'est un temps idéal pour s'asseoir dans l'herbe au bord de l'Yonne et se réchauffer aux derniers rayons du soleil.